

Les dangereuses illusions de la prostitution



La prostitution: un chemin semé d'embûches.

«Je suis une mère célibataire au bénéfice de l'aide d'urgence. Je survise avec moins de trois cents francs suisse par mois. Je me prostitue pour pouvoir subvenir à mes besoins et à ceux de mes enfants. Je suis en Suisse depuis dix ans et je ne suis pas autorisée à y travailler, que faire d'autre ?» questionne Anouchka, requérante d'asile déboutée et mère de quatre enfants.

L'histoire d'Anouchka illustre les «raisons» qui poussent certaines immigrées à entrer dans l'univers impitoyable de la prostitution. Un monde tentaculaire, un cercle vicieux dans lequel Voix d'Exils a pu pénétrer. Enquête.

La prostitution : un marché très lucratif

En Suisse, 90% des prostituées sont des étrangères en situation irrégulière et le plus souvent victimes de réseaux. La réalité est que la plupart d'entre elles sont en situation d'esclavage: elles souffrent d'extorsion, de menaces, de séquestration, elles ont été piégées et sont exploitées par des réseaux mafieux très bien organisés.

La prostitution est une activité lucrative qui, selon l'ONU, génère 5 à 7 milliards de dollars par

année, affecte 4 millions de victimes et est sous le contrôle des mafias criminelles transnationales qui organisent le trafic des femmes de la même manière que celui des armes ou de la drogue.

La prostitution en Suisse se caractérise par le fait que la plupart des prostituées sont originaires d'Europe de l'Est, d'Amérique latine et d'Afrique. Ces femmes sont issues de l'immigration et sont majoritairement des «sans-papiers» qui vivent dans la clandestinité ou dans les centres d'aide d'urgences.

L'abondance de prostituées étrangères s'explique par deux «avantages» caractéristiques de ce «secteur informel» : des horaires de travail variables et la non nécessité de maîtriser parfaitement les langues pour pouvoir exercer cette activité. Les prostituées sont généralement jeunes, sans éducation et en majorité des femmes. Il s'agit d'une main-d'œuvre peu qualifiée.

Un voyage en enfer

Bon nombre des travailleuses du sexe que nous avons rencontrées disent clairement qu'elles ont fui les contraintes sociales, politiques et économiques qu'elles subissent dans leur pays, et qu'elles ont préféré partir même si elles sont diplômées ou qualifiées.

La plupart des Africaines sont passées par l'Espagne ou l'Italie, après un périple dans différents pays d'Afrique subsaharienne qui les ont menées au Maroc. D'autres ont eu la « chance » de pouvoir prendre un avion depuis une ville africaine et sont arrivées dans une capitale européenne. Elles ont en majorité moins de vingt-cinq ans. Leur décision de quitter

leur pays d'origine s'est faite pour les unes pour des raisons politiques ou pour échapper à un mariage forcé avec un « vieux », pour les autres parce qu'elles ont été piégées par des réseaux mafieux via internet ou par le biais d'annonces dans des magazines.

Certaines sont parties en sachant qu'elles allaient travailler dans l'industrie du sexe en Europe ; tandis que d'autres ont été abusées sur la nature du travail qu'elles allaient devoir effectuer. C'est le cas de la plupart des Nigérianes, mais aussi des Camerounaises, Sénégalaises et Congolaises que nous avons rencontrées à la rue de Genève ou à la rue de Berne, leur « quartier général », respectivement à Lausanne et à Genève.

Monique et Sonia* tiennent plus ou moins le même discours: elles disent travailler sous la contrainte pour se libérer des réseaux mafieux à qui elles doivent payer des sommes colossales. D'autres comme Anouchka, citée ci-dessus, disent le faire par nécessité.

Une fois arrivées en Suisse, elles doivent rembourser une lourde dette. Nombre d'entre elles s'acquittent de la seule partie de la dette qu'elles estiment acceptable, puis s'arrangent pour disparaître de l'entourage de leur créancier.

Quant aux prostituées originaires d'Europe de l'Est que nous avons rencontrées, elles disent négocier leur voyage essentiellement avec des agences de passeurs qui ont pignon sur rue dans leur pays d'origine. Certaines ont des liens d'amitié ou de solidarité avec ceux que la loi désigne comme leur proxénète, d'autres ont été trompées par des individus isolés qui profitent du contexte favorable

aux trafics, d'autres, encore, sont parties avec un fiancé en qui elles avaient confiance...

«J'ai été obligée d'avoir des rapports sexuels avec des animaux»

Certaines de ces femmes expriment de la satisfaction à être en Suisse au regard des conditions de vie qu'elles ont laissées. Mais d'autres déplorent les



La souffrance derrière les apparences.

conséquences désastreuses sur le long terme. Sonia, originaire d'Afrique, regrette amèrement ce que sa vie est devenue après de longues années dans la prostitution. «Je me suis échappée d'un centre d'aide d'urgence, car quelques jours plus tôt j'avais été informée qu'un laissez-passer avait été signé par l'ambassadeur de mon pays en Suisse et donc j'étais expulsable à tout moment. Désespérée, je me suis retrouvée dans la rue, et pour survivre je n'avais pas d'autre choix que de me prostituer, n'ayant nulle part où aller et ne connaissant personne ici en Suisse. Quelques jours plus tard, j'ai fait la connaissance d'un Monsieur qui me proposait un travail digne dans une autre ville et un toit. En fait, cela a été le début d'un autre calvaire qui n'a pas de nom !», dit Sonia, avec un sourire douloureux qui en dit long sur ce qu'elle a subi en acceptant de suivre cet inconnu qui était en réalité un proxénète redoutable et impitoyable. «Une fois arrivée chez lui, il m'a droguée, battue, violée pendant des semaines et m'a vendue à un autre pervers qui a un bordel. Celui-ci, un vieux Suisse, me confie à sa compagne, une vieille femme africaine

qui me fait comprendre que je suis leur esclave et que j'ai coûté très cher. J'apprends que j'ai une dette de 40'000 francs suisses, ce qui équivaut à 5 années de travail à plein temps. Elle me demande de me préparer pour la nuit. Pendant 5 ans, je vais travailler pendant des heures dans leur bordel avec d'autres filles. Comme une chienne. Des dizaines de clients à satisfaire par jour, la douleur au fond des entrailles, la violence, l'alcool, la drogue pour tenir le rythme infernal imposé par la cadence des clients... J'ai été forcée à pratiquer la scatologie (manger des excréments, ndlr) et la zoophilie (avoir des rapports sexuels avec des animaux, ndlr) pour assouvir les désirs sexuels de certains clients : des pervers sexuels européens de la pire espèce! Je me sentais sale, une machine à foutre, une poubelle, une vraie merde, je n'avais plus de larmes, ni de force, c'est dans la drogue que je me réfugiais. Aujourd'hui, j'essaie de tourner la page, malgré les séquelles. Ce n'est pas facile, c'est une blessure qui, je crois, ne pourra jamais cicatriser. J'ai fait la connaissance de Madame Mbog et son association m'ont aidés à tourner la page avec des soutiens psychologiques, un accompagnement et une réinsertion entre autres. Madame Mbog redonne une dignité aux femmes prostituées si souvent méprisées. Même si le combat n'est de loin pas encore gagné ».

Une issue possible ?

Mme Mbog Gemaine Epoula, est une Camerounaise qui a créé l'association «Femme, berceau de l'humanité malgré tout ». Son principal but? «Sortir les filles du trottoir et les aider à se réinsérer. Nous sommes installées en France, mais voyageons un peu partout en Europe, où se trouvent le plus de prostituées

Africaines», nous explique la fondatrice que nous avons rencontrée à Genève. «Au départ, les femmes venaient vers nous pour les préservatifs et nous en avons profité pour leur poser des questions. Avec certaines, nous avons commencé à réfléchir à une stratégie commune pour les sensibiliser et les sortir de la rue», nous explique t-elle. Cette avocate de profession, a abandonné sa carrière pour se consacrer à plein temps à son association. «Toutes n'arrivent pas à tenir le coup. Seule une minorité écoute la sensibilisation et ne retourne pas dans la rue. La majorité y retourne, en expliquant que c'est la pauvreté qui les pousse, qu'elles doivent gagner de quoi nourrir leur famille entre autres. Par contre, elles promettent que si on leur propose une source de revenus, elles sont prêtes à quitter définitivement la prostitution», poursuit Mme Mbog, qui avoue n'avoir jamais imaginé qu'un jour elle laisserait tomber son métier pour inciter les travailleuses du sexe à se trouver une autre profession. Elle dit avoir pris «cette décision un jour... par hasard...», car, dans le cadre d'une enquête, elle découvre avec horreur qu'une mère prostituée, pour «garder» ses clients pervers, accepte l'offre que lui font ces derniers de sodomiser son fils de deux ans. Malheureusement, le fils ne résiste pas et meurt suite au viol. Mme Mbog, très marquée par cette horrible histoire, décide alors «de comprendre ce qui pousse les prostituées à accepter de subir tout ce qu'elles subissent! ».

Visiblement marquée, Mme Mbog interpelle avec une voix d'ange tous les concernés : «J'aimerais attirer l'attention sur le trafic d'êtres humains et communiquer deux messages. Le premier est que l'Afrique, en matière de prostitution, est en train

de prendre tout ce que l'Europe a de plus sale pour miser ses espoirs là-dessus. Il faut expliquer aux gens que la vie est dure, mais que ce n'est que la solidarité qui nous fera dépasser les obstacles. Le deuxième message est pour les parents qui ont démissionné de leur rôle. On fait un enfant en essayant de lui donner les moyens d'aller plus haut. Ce sont les valeurs qu'on donne à un enfant aujourd'hui qui feront de lui la femme ou l'homme qu'il sera demain. Si on apprend à un enfant qu'il doit se prostituer pour avoir de l'argent, il pensera que son corps est sa seule source de revenus. Alors qu'il peut travailler. Même si c'est difficile. Nous pouvons encore arrêter les choses. Le message est aussi de demander aux gouvernements de trouver des solutions pour que les enfants aillent à l'école, que les gens soient protégés et, que les lois de l'asile et de l'immigration soit plus souples vis-à-vis des couches vulnérables, comme les femmes, parce que c'est quand elles traînent dans les rues qu'elles sont en danger », conclut-elle.

Fbradley Roland

Membre de la rédaction vaudoise de Voix d'Exils

*Prénoms d'emprunt